

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Londres en temps de guerre

Peu de tableaux sont plus intéressants que, depuis quelques mois, « Londres en temps de guerre ». Pour celui qui a, pendant de longues années, connu la grande métropole industrielle, affairée, débordante de vie, avec ses colonies d'étrangers : Français flâneurs du Soho, Italiens de Clerkenwell vendeurs de glaces ou de châtaignes selon la saison, juifs slaves de l'East-End, boulangers et charcutiers allemands aux étalages affrillants et, tous les soirs, les public-houses grouillant d'une foule bruyante, la transformation d'aujourd'hui est saisissante.

Il n'y aurait pas excessive exagération à avancer qu'on ne voit plus dans la capitale que des uniformes khaki et des femmes. Ce ne sont dans les rues que défilés de volontaires et, dans les parcs, que masses humaines manœuvrant sous la direction d'instructeurs. En même temps, sur les murs, sur les boutiques, sur les taxis, trams et automobiles, partout, en un mot, s'étaillent, imprimés, les appels les plus énergiques, les adjurations les plus pathétiques : « Pourquoi n'êtes-vous pas en khaki ? » « Le Roi et votre pays ont besoin de vous. » « Si vous avez plus de dix-huit ans et moins de trente-huit, que vous ne soyez pas invalide, votre place est sur le front », etc., etc.

Les recruteurs sont psychologues ; ils connaissent la puissance des majuscules et de l'image sur le cerveau impressionnable des masses. Aussi, à côté des apostrophes lapidaires en lettres de six pouces, les placards présentent-ils des enluminures suggestives, des ombres chinoises guerrières et civiques bien propres à émouvoir. Ici des silhouettes de soldats montant la garde aux tranchées, et ces mots : « N'allez-vous pas les aider un peu ? Enrôlez-vous ! » Là une fillette sous les ruines d'une maison bombardée ou encore, sur l'immense affiche d'un théâtre, des femmes défendant leur honneur de la bonne manière, à coups de rifle et de mitrailleuse. Au-dessous du portrait du feu maréchal Roberts, cette question sévère : « Il a fait son devoir ; ne ferez-vous pas le vôtre ? » Et aussi cette autre question troublante adressée par une blonde fillette à son père : « Papa, que faisiez-vous pendant la grande guerre de 1915 ? » Le père semble plutôt mal à l'aise.

Ces moyens de tenir en éveil l'opinion publique en remuant une foule non blasée, souvent même ingénue à l'excès, sont nécessaires dans un pays où, jusqu'ici, les armées n'ont été formées que par voie de libre enrôlement. L'Angleterre va-t-elle se résoudre à établir la conscription ? C'est le secret des dieux, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est décidée plus que jamais à lutter jusqu'à la victoire décisive.

Ce sentiment d'inébranlable résolution s'exprime partout, dans les journaux, les romans, les nouvelles, dans les chants pa-

triotiques qu'entonnent en chœur, dans les grands parcs, soldats et civils.

C'est avec une satisfaction profonde que les Londoniens ont lu, la semaine dernière, sur les placards des journaux, cette information sensationnelle : *German line broken* (la ligne allemande rompue). Dix mois et demi de guerre n'ont ici ni blasé le public ni émoussé sa foi et ses espoirs.

Certes, il serait inexact de prétendre que l'Angleterre ne ressent pas lourdement le poids de la terrible guerre qui lui prend sa chair vivante et son or, mais l'élan en faveur des enrôlements ne s'est jamais arrêté. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il semblait faiblir, quelque nouvelle atrocité allemande est venue à point nommé lui donner une nouvelle impulsion !

MM. Poincaré et Millerand visitent les arsenaux militaires

Le Président de la République a visité lundi, l'arsenal de Tarbes. Ce voyage étant effectué incognito, aucune réception officielle n'a eu lieu. Le service d'ordre comprenait des troupes de la garnison et plusieurs brigades de gendarmerie.

Le train présidentiel, venant de Paris par Bordeaux, a dépassé la gare pour venir stopper au passage à niveau de la route de Vic, à quelques pas de l'atelier de construction.

M. Poincaré, qui était accompagné de M. Millerand, ministre de la guerre, du général Duparre, chef de la maison militaire, a été salué, à sa descente du train, par M. Blet, préfet, et par M. Gibrac, adjoint au maire.

Le cortège s'est rendu immédiatement à l'arsenal, où le Président a été reçu par le colonel Roblin, directeur. Tous les ateliers ont été visités minutieusement par MM. Poincaré et Millerand. Les ouvriers étaient en plein travail.

Au cours de la visite, cinquante médailles du travail ont été distribuées aux anciens ouvriers.

Vers midi, le Président et sa suite ont regagné le train présidentiel, qui est parti à midi 10 pour Toulouse et Cette.

Continuant leur visite des établissements militaires du Sud-Ouest et du Midi, MM. Poincaré et Millerand sont arrivés à Toulouse dans l'après-midi.

Ils ont été reçus à la gare Matabiau par M. Lucien Saint, préfet de la Haute-Garonne, le général Goetschy, commandant la 17^e région, M. Jean Rieux, maire de Toulouse, et diverses notabilités.

Le Président de la République a décoré, au cours de ses visites, plusieurs ouvriers civils et militaires. Le train présidentiel a quitté Toulouse trois heures plus tard, se dirigeant vers Cette.

A l'arrivée et au départ du chef de l'Etat, une foule enthousiaste se pressait sur les boulevards et aux abords de la gare.

Faits de guerre

DU 11 AU 15 JUIN

En Belgique, dans la nuit du 13 au 14 juin, les troupes belges ont jeté un bataillon sur la rive est de l'Yser, au sud du pont du chemin de fer de Dixmude et se sont organisées sur le terrain conquis. Elles ont également détruit un blockhaus établi par l'ennemi aux abords du château de Dixmude.

Dans la région au nord d'Arras la lutte d'artillerie a continué avec la plus grande violence de nuit et de jour. Nous avons consolidé nos positions en avant de Neuville-Saint-Vaast. Dans ce village nous avons trouvé trois pièces de 77, trois lance-bombes, une quinzaine de mitrailleuses ensevelies ou endommagées, un millier de fusils avec 800,000 cartouches, plusieurs milliers de grenades, des quantités d'obus de 105, d'appareils incendiaires, d'outils de parcs, de caisses d'explosifs, d'équipements et de vivres.

Dans la nuit du 11 au 12 juin, nous avons réalisé de nouveaux progrès dans le fond de Buval et dans la région du Labyrinthe.

Dans la journée du 12, un épais brouillard a gêné les opérations. En dépit du bombardement dirigé par l'ennemi sur nos positions et plus particulièrement sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette et sur la région Aix-Noulette, Ecurie, nous avons réussi à organiser le terrain conquis par nous précédemment. Notre artillerie a dirigé sur les tranchées et les batteries allemandes un tir très efficace.

Pendant la nuit du 12 au 13, nous nous sommes emparés de la station de la voie ferrée à Souchez. Dans la partie sud du Labyrinthe où s'est engagée une lutte opinionnaire à coups de grenades, nous avons maintenu nos positions.

Dans l'après-midi du 13 nous avons attaqué la crête, très fortement organisée par l'ennemi, au nord de la sucrerie de Souchez. Après l'avoir enlevée d'assaut, nous avons tenté de nous y organiser sous un feu d'artillerie intense ; mais en fin de journée une violente contre-attaque nous a fait perdre une partie des tranchées conquises quelques heures auparavant. A l'est de Notre-Dame-de-Lorette une vigoureuse action d'infanterie nous a rendus maîtres d'un ouvrage allemand.

Dans la nuit du 13 au 14 juin nous avons consolidé les positions conquises à l'est de Notre-Dame-de-Lorette et gagné 150 mètres environ à droite de ces positions ; nous avons repoussé plusieurs attaques contre nos tranchées de la route de Souchez à Aix-Noulette et progressé dans la partie sud-est du Labyrinthe.

Dans la région d'Hébuterne, nous avons conquis de nouvelles positions dans la soirée du 10 juin et repoussé une contre-attaque dans la matinée du 11 ; nous avons ensuite continué à progresser, entamant les

lignes allemandes sur un front de 2 kilomètres et une profondeur de 4 kilomètre. Au cours de ces actions, nous avons capturé trois mitrailleuses et fait 150 prisonniers, parmi lesquels un chef de bataillon; en outre, de nombreux blessés allemands ont été recueillis dans nos ambulances. Les cadavres ennemis se comptent par centaines.

Dans la matinée du 12 juin, l'ennemi a lancé une contre-attaque qui a été facilement enrayer.

Dans la matinée du 13, nous avons attaqué les tranchées allemandes voisines de la route de Serre à Mailly-Maillet; notre infanterie a enlevé d'un seul élan les trois premières lignes et atteint ainsi ses objectifs, faisant plus de cent prisonniers appartenant à quatre régiments différents, dont le 17^e. Ces prisonniers ont déclaré qu'au cours des combats précédents nous avions infligé des pertes très fortes aux troupes allemandes; certaines unités lancées dans les contre-attaques ont été anéanties dès leur formation.

Dans la journée, l'ennemi a essayé de se reporter en avant, mais il a été aussitôt arrêté. Notre artillerie a provoqué dans le village de Puisieux une très forte explosion qui a donné une panique que nous avons aggravée par notre feu.

Dans la journée du 14, nous avons arrêté par un tir de barrage très efficace une attaque contre les tranchées enlevées par nous sur la route de Serre à Mailly-Maillet. A la suite de cet échec, l'ennemi a violemment bombardé nos positions.

Entre l'Oise et l'Aisne, dans la région de la ferme Quennevières, nous avons fortement établi nos tranchées au contact immédiat de l'ennemi. Après un violent bombardement, l'ennemi a tenté de reprendre les tranchées conquises par nous au sud de la ferme. Dans la journée du 13 juin, nous lui avons infligé un échec complet, et en le poursuivant nous avons gagné du terrain.

Dans la journée du 14, nous avons continué de progresser dans les bois et les sapins de l'ennemi, dont les reconnaissances ont éprouvé des pertes sérieuses. Dans la nuit du 14 au 15, nous avons repoussé complètement une attaque de l'ennemi.

Une pièce allemande à longue portée a lancé deux projectiles sur Compiegne; il n'y a eu aucune victime ni aucun dégât.

La ville de Soissons a de nouveau été bombardée dans la journée du 13; elle a reçu 120 obus.

Des actions d'artillerie assez vives se sont déroulées dans le secteur est de Reims et sur le front Perthes-Beauséjour. L'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives d'attaques contre nos tranchées de Beauséjour, théâtre des derniers combats, dont nous demeurons entièrement maîtres.

En Lorraine, notre progression se poursuit sans interruption dans la région d'Emmendorf et de la forêt de Parroy; dans la journée du 14 juin, nous avons gagné du terrain d'une manière appréciable.

FRONT RUSSE

Le butin fait par les Russes pendant les combats des 8, 9 et 10 juin, dans la région de Jarrow, confirme l'importance du succès qu'ils ont remporté, en obligeant les Austro-Allemands à repasser sur la droite du Danube: 16.000 prisonniers et un grand nombre de mitrailleuses et de canons sont restés entre leurs mains.

Dans la région de Chaville et sur le front de la Doubissa, des combats acharnés ont été livrés. L'offensive allemande a été brisée.

Par des contre-attaques énergiques, les Russes ont reconquis les tranchées qu'ils avaient perdues au nord de Prasnych.

En Galicie, la bataille a repris avec violence entre le San et Mosciska. Les Austro-Allemands

ont réussi à franchir la rivière Lubaczewka, dans son cours inférieur.

Sur le Danube, les Autrichiens ont attaqué près de Zaleszki et cherché à traverser le fleuve, mais ils ont été repoussés. Plusieurs compagnies de chasseurs tyrolens ont été dispersées, abandonnant de nombreux prisonniers.

L'armée du Caucase a repoussé plusieurs contre-attaques turques dans la région d'Ossetie, et continué à progresser dans l'Arménie orientale. De nombreux Kurdes se sont rendus.

FRONT ITALIEN

En plusieurs points, le long de la frontière du Trentin et de Carnie, les Autrichiens ont essayé, par des actions de nuit, d'entraver les progrès des opérations italiennes. Mais ils ont été repoussés. Les Italiens ont conservé les positions conquises, et ils ont poursuivi leur offensive, notamment dans la région montagneuse de Volaja. Malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi, retranché dans des gorges d'accès très difficile, ils ont occupé le col de Valenta.

Dans la région du Monte-Nero, l'artillerie italienne a dirigé son tir sur un camp ennemi. L'artillerie lourde a ouvert le feu contre la forteresse de Malborghetto et obtenu des résultats importants.

Dans la vallée de l'Isonzo, les troupes italiennes ont consolidé les positions occupées sur la rive gauche de la rivière.

Depuis le début des hostilités, les Italiens ont occupé 4.000 kilomètres carrés de territoire austro-hongrois. Ils ont pénétré le long de la frontière alpine sur 250 kilomètres. Enfin 27 kilomètres de côtes sont en leur possession.

AUX DARDANELLES

Les opérations

Après leur débarquement dans la presqu'île de Gallipoli, les troupes anglo-françaises ont eu d'abord à repousser une série d'attaques proches avec une grande violence par un ennemi brave et déterminé (combats du 28 avril, 2 et 4 mai).

Puis elles ont pris l'offensive, afin de gagner une zone de terrains suffisante pour établir les bivouacs et mettre les plages de débarquement à l'abri du tir de l'artillerie ennemie. Le résultat recherché a été obtenu, après une action très vive, le 8 mai.

Depuis, les opérations ont changé de caractère. Les attaques générales ont fait place à une progression lente, méthodiquement conduite.

La nature du terrain impose ici aux troupes une tâche très difficile.

La partie méridionale de la presqu'île, jusqu'à l'étranglement du détroit où les ouvrages des deux rives barrent le passage à la flotte, présente la forme d'un triangle. La base entre Kephé et Kild-Bahr, mesure onze kilomètres, et du cap Hellé à cette base, la distance est de six-huit kilomètres. Au mi chemin, soit à neuf kilomètres, se dresse le pie d'Achi-Baba.

Il faut de deux cent cinquante mètres, dont les contreforts constituent, à travers la péninsule, une position défensive très puissante. Le terrain en avant d'elle est en pente douce; le feu d'infanterie et d'artillerie peut le balayer comme un glacier de forteresse; c'est là le champ de bataille où le corps expéditionnaire opère depuis six semaines.

L'échadille était formée des lieutenants aviateurs J. P. Wilson, J. S. Mills, et du sous-lieutenant Warneford. Vers deux heures et demie du matin, les trois aviateurs arrivaient aux environs de Bruxelles et ne tardaient pas à repérer le hangar où devait se trouver un zeppelin, à Evere.

Les lieutenants Mills et Wilson descendirent à bonne hauteur de façon à ne pas manquer leur but. Une quinzaine de bombes furent alors lâchées, provoquant la production d'une flamme gigantesque qui s'éleva de la toiture du hangar. Cet exploit accomplit, les deux lieutenants reprirent la voie de l'air pour rentrer à la station d'aviation, laissant le sous-lieutenant Warneford poursuivre sa reconnaissance.

Vers trois heures du matin, celui-ci crut apercevoir au loin la silhouette d'un zeppelin entre Gand et Bruxelles. L'aviateur se porta à son approche et, au bout de deux minutes, il vit le zeppelin gisant sur une toiture où il avait acheté de se consumer.

Il réussit dans sa manœuvre, descendit à une trentaine de mètres au-dessus du zeppelin et lâcha six bombes. La sixième éclata en plein sur le dirigeable. Une formidable explosion si produisit, provoquant un tel déplacement atmosphérique que le biplan anglais fut renversé complètement. L'aviateur boucla la boucle à son insu, mais il parvint par bonheur à redresser son appareil et à reprendre de la hauteur. Il vit le zeppelin gisant sur une toiture où il avait acheté de se consumer.

La hauteur de la chute et sa violence donnaient la certitude que l'équipage avait été tué du même coup.

Cette certitude acquise, l'aviateur reprit le chemin de la côte et atterrit au cap Gris-Nez, après être passé au large de Dunkerque et de Calais.

La nature du terrain ne permettait pas une attaque normale, on tenta un coup de main.

Une section franche d'un régiment colonial, composée de trente-quatre Européens et de

trente-deux Sénégalais, tous volontaires, sous les ordres d'un sous-lieutenant, reçut l'ordre de sortir, homme par homme, de notre première ligne; de se glisser en rampant, jusqu'aux abords du fortin; de se rassembler puis de s'y jeter à l'improviste, sans tirer un coup de fusil. Deux pelotons, l'un à droite, l'autre à gauche, doivent sortir de nos tranchées dans les mêmes conditions, mais s'arrêter à moitié chemin, prêts à recueillir la section franche en cas d'échec et à l'appuyer en cas de succès.

Le temps très beau, la lune pleine, avec cette circonstance heureuse que, légèrement basse sur l'horizon, elle projette sa lumière dans les yeux des Turcs, favorisent le mouvement; la section franche l'entame à vingt et une heures, les deux pelotons une heure plus tard.

A vingt-trois heures quarante-cinq, la section franche parvient à 40 mètres du fortin saute pardessus le parapet. Les Turcs surpris déchargent leurs armes, puis s'enfuient. Grâce à la rapidité de l'assaut, nous n'avons qu'un sergent et deux hommes blessés.

Cette opération a eu un plein succès, grâce à la marche habile, à la bravoure et à l'entier dévouement dont les troupes ont fait preuve.

Elle est d'un excellent augure pour les attaques de plus grande envergure que le corps expéditionnaire entreprendra ultérieurement.

LA GUERRE AÉRIENNE

Récit de l'aviateur Warneford.

Nous avons dit que le ministre de la guerre M. Millerand, avait remis la croix de la Légion d'honneur au lieutenant, aviateur Warneford, pour l'acte de bravoure qui, dernièrement, survolant la Belgique à grande hauteur, rencontra un zeppelin armé de mitrailleuses, descendit à 30 mètres du ballon et le fit exploser à coup de bombes.

On sait que l'appareil du lieutenant Warneford fut renversé et que l'officier dut atterrir. Un de ses réservoirs étant troué, il en transvasa l'essence dans le second et reprit son vol sous les balles des soldats ennemis accourus sur ces entrefaites. Il était resté à terre pendant trente-cinq minutes.

A son retour, il a fait le récit suivant de son expédition.

Au milieu de la nuit de dimanche à lundi trois aviateurs étaient partis pour aller se livrer à une reconnaissance en Belgique, avec l'intention de détruire les hangars à dirigeables dont l'emplacement était connu.

L'escadrille était formée des lieutenants aviateurs J. P. Wilson, J. S. Mills, et du sous-lieutenant Warneford. Vers deux heures et demie du matin, les trois aviateurs arrivaient aux environs de Bruxelles et ne tardaient pas à repérer le hangar où devait se trouver un zeppelin, à

Evere.

La partie méridionale de la presqu'île, jusqu'à l'étranglement du détroit où les ouvrages des deux rives barrent le passage à la flotte, présente la forme d'un triangle. La base entre Kephé et Kild-Bahr, mesure onze kilomètres, et du cap Hellé à cette base, la distance

est de six-huit kilomètres. Au mi chemin, soit à neuf kilomètres, se dresse le pie d'Achi-Baba.

Il faut de deux cent cinquante mètres, dont les contreforts constituent, à travers la péninsule, une position défensive très puissante. Le terrain en avant d'elle est en pente douce; le feu d'infanterie et d'artillerie peut le balayer comme

un glacier de forteresse; c'est là le champ de bataille où le corps expéditionnaire opère depuis six semaines.

L'échadille était formée des lieutenants aviateurs J. P. Wilson, J. S. Mills, et du sous-lieutenant Warneford. Vers deux heures et demie du matin, les trois aviateurs arrivaient aux environs de Bruxelles et ne tardaient pas à repérer le hangar où devait se trouver un zeppelin, à

Evere.

Les lieutenants Mills et Wilson descendirent à bonne hauteur de façon à ne pas manquer leur but. Une quinzaine de bombes furent alors lâchées, provoquant la production d'une flamme gigantesque qui s'éleva de la toiture du hangar.

Cet exploit accompli, les deux lieutenants reprirent la voie de l'air pour rentrer à la station d'aviation, laissant le sous-lieutenant Warneford poursuivre sa reconnaissance.

Vers trois heures du matin, celui-ci crut apercevoir au loin la silhouette d'un zeppelin entre Gand et Bruxelles. L'aviateur se porta à son approche et, au bout de deux minutes, il vit le zeppelin gisant sur une toiture où il avait acheté de se consumer.

Il réussit dans sa manœuvre, descendit à une trentaine de mètres au-dessus du zeppelin et lâcha six bombes. La sixième éclata en plein sur le dirigeable. Une formidable explosion si produisit, provoquant un tel déplacement atmosphérique que le biplan anglais fut renversé complètement. L'aviateur boucla la boucle à son insu, mais il parvint par bonheur à redresser son appareil et à reprendre de la hauteur. Il vit le zeppelin gisant sur une toiture où il avait acheté de se consumer.

La hauteur de la chute et sa violence donnaient la certitude que l'équipage avait été tué du même coup.

Cette certitude acquise, l'aviateur reprit le chemin de la côte et atterrit au cap Gris-Nez, après être passé au large de Dunkerque et de Calais.

La nature du terrain ne permettait pas une attaque normale, on tenta un coup de main.

Une section franche d'un régiment colonial, composée de trente-quatre Européens et de

une lettre de Mme Poincaré. — Notre confrère *l'Echo des Gourbis*, « organe des troglodytes du front » et du 13^e territorial de campagne, a reçu de Mme Raymond Poincaré la lettre que voici :

« Messieurs, je vous remercie de votre lettre. Elle évoque en moi des heures inoubliables.

« Vous voulez bien me rappeler que j'ai parcouru, il y a tantôt deux ans, la belle province du Quercy, où se recrute, le 13^e territorial.

« Soyez convaincus que je me souviendrai toujours de ce magnifique accueil que, dans vos communes en fête, vous, vos femmes et vos enfants, avez fait au Président de la République.

« Aujourd'hui, des deuils sont venus attrister vos foyers, alors si joyeux. Mais rien n'ébranle votre courage, ni celui des vôtres.

« Tandis que vous, sur le front, vous combattez bravement, vos femmes, comme toutes les Françaises, donnent l'exemple d'une sainte resignation. Elles sont vaillantes, parce qu'elles veulent être dignes de vous. Elles assurent les travaux des champs, elles tricotent pour les soldats, elles soignent les blessés, elles vous suivent constamment du cœur et de la pensée, elles parlent à vos enfants du père absent et appellent avec eux la victoire, de tous leurs yeux.

« La France entière vit ainsi dans une même espérance.

« Vous pouvez être fiers de défendre un aussi noble pays; nous autres femmes, nous sommes fières de ceux qui le défendent.

« Recevez, je vous prie, avec mes remerciements pour votre aimable souvenir, mes souhaits les plus émus, auxquels le Président me charge de joindre les siens.

« HENRIETTE POINCARÉ. »

Les « rois caporaux ». — Nous avons rappelé la nomination du roi Victor-Emmanuel II au grade de caporal au 3^e zouaves. Un « ancien » de ce régiment, M. Fauret, précise que durant la bataille de Palestro, le roi était entouré de plusieurs zouaves et qu'un sergent lui dit :

— Sire, il y a beaucoup de danger en ce moment pour vous; croyez-moi, restez en arrière de notre bataillon.

Le roi répondit :

— Laissez-moi, mes braves, laissez-moi avec vous; il y a de la gloire ici pour tout le monde!

Le petit-fils du « roi caporal » — caporal lui-même — est aussi courageux que le fut son grand-père. Ces jours derniers, à une attaque sur l'Isonzo, comme il attendait dans une tranchée, une marmite autrichienne vint éclater à vingt mètres environ. Un officier, qui l'avait vue venir, hurla le roi d'un geste vif pour l'obliger à se coucher. Celui-ci fut couvert de terre.

Nous devons en oublier quelques-uns.

Chez les bêtes. — Les pensionnaires des parcs zoologiques allemands n'oublieront pas

de sitôt les temps héroïques que nous traversons, et qui furent pour la plupart d'entre eux des temps d'épreuve. Depuis le début des hostilités, leur menu quotidien a subi, en effet, de fâcheuses transformations.

Les herbivores, comme le rhinocéros, le cerf l'antilope, ont renoncé à la fraîche pâture qui faisait leurs délices; tout l'hiver, il a mangé des raves, des glands, des châtaignes, mêlés d'un peu de son.

Les ours, grands mangeurs de pain, doivent se contenter de raves, de racines et de pommes de terre. Mieux partagé, l'ours potier agré

un mendiant, pas vrai! dit le vieux. Du moment que l'honneur ne s'est pas envolé, tout va bien.

— Bien sûr. Et alors, vous venez de loin, comme ça, camarade?

— Encore assez, encore assez...

Mais le bonhomme avait autre chose à dire. Il dut essuyer longuement son couteau sur sa cuisse pour se donner du courage. Le couteau fermé, il hasarda en bégayant un peu:

— En ce cas... c'est bien vous Alphonse Botté, le fils à feu Botté, le charon?

— Certainement. Et pourquoi?

— C'est qu'y s'pourrait bien qu'on soit un peu parents, ensemble.

— Comment ça?

— Le nom de Victor ne vous est pas inconnu, sans doute? Eh bien, Victor — présent — c'est moi. Voil' oncle d'Amérique, quo!

Dommage que vous n'avez pas vu Boëtte bondir à ces mots, embrasser le cheminéen, danser, appeler sa femme et demander une nouvelle bouteille (et du vieux, cette fois!) — vous en auriez encore la cervelle tout ensouillée à l'heure qu'il est.

Satané facteur, cria-t-il en riant, tu vois: l'oncle a mieux aimé venir lui-même! Il n'a pas eu confiance en toi, maudit traîneau-jambe! Ce n'est pas un paresseux, lui! Il a avalé plus de kilomètres pour venir ici que toi dans toute ta matine de carrière. Aussi, regarde-moi cette mine. C'est-y franc? Sûr qu'il a encore plus de vingt ans à dévider. Vingt ans? Qu'est-ce que je dis? Trente ans, quarante ans!... Et c'est ici qu'il les dévidera, bon sang, ou je ne suis plus un homme! Je le fais prisonnier. Ah!... il m'a donné assez de tourment, ce bougnat, avec son maudit héritage. Faut que je me venge!

Depuis lors, il y a deux pipes, les soirs d'été, qui encensent la lune au banc de la Bonne-Blanche — deux pipes de milliardaires.

GEORGE AURIOL.

NOS FRÈRES ALSACIENS

La *Strassburger Post*, journal des immigrés allemands en Alsace-Lorraine, s'inquiète naïvement que la population alsacienne accueille avec ironie les nouvelles données par la presse allemande sur la situation de l'empire:

Les Alsaciens, dit-elle, ignorent la situation militaire, pourtant si favorable aux Allemands (1) et ils l'ignoront parce qu'ils ne veulent pas croire (*parlent*) aux continuels victoires germaniques annoncées à grands renforts de éloches, de musiques et de hourras. Dieu sait pourtant si les journaux accumulent les renseignements, les détails, publient des listes formidables de prisonniers et de canons enlevés. Les Alsaciens secouent la tête avec ironie. Il suffit qu'un Francillon dise, au sujet de quelque nouvelle sensationnelle: « M'r Bruch's je mil zu glatzwe! » (On n'est pas obligé de le croire), pour que tous, ceux qui l'entendent immédiatement le même scepticisme. À Pâques, un ecclésiastique déclarait à son maître: « La prochaine fois, ce sont des bulletins français que nous recevrons. » Les paysans qui vont à Colmar en reviennent avec les plus extraordinaires affirmations. On a si bien détruit dans le pays la croyance à la valeur et à l'honnêteté allemandes et si bien établi l'idée insensée de la supériorité française que l'âme populaire accueille les impostures les plus grossières.

Nous ne le lui faisons pas dire, à la *Strassburger Post*!

La pauvre vieille est désolée, et cela se comprend: elle constate, en pleine guerre, que ses longs efforts en faveur de la germanisation n'ont servi de rien. Mais il suffit de connaître un tant soit peu nos braves Alsaciens pour goûter tout le burlesque de l'ahurissement. Les Alsaciens, malgré le

dur régime policier qu'ils subissaient depuis quarante-quatre ans, ne se sortaient jamais de montrer que pour eux l'idée de la supériorité française n'avait rien d'in-sensé!

LE RÉCIT DU TIRAILLEUR

On nous communique la lettre suivante dans laquelle le tirailleur Kerbouche, en campagne au nord d'Arras, raconte à son père, habitant l'Algérie, les péripéties de ses récents combats. Nous la reproduisons en respectant son orthographe originale et authentique.

En guerre, le houït joutin.

Elhemdoulah! (1).

Mon chire baba,

Ji vos assoure qui tos li jormals zami, quand même qu'cest oune grande blaguer, y pourra vo dire xactement les sozes comment y sont passé, dans la ferme de M'siou Quennevières (2) et la molin de M'siou Sourouvent (3).

Ci quèque soze di plous fort que le plous fort!

Vos autres, mon chire pire, que tu es oune viò tirailleur de soixante-diss, vous avai jamais pu entendre oune bataille comme cila. Fougueux vos que nous sont tos, avic Brahim, Aldi, l'cabral Bouchita, l'sergean Kessera et tos les camarades, itchinia, itchinia, i avic nos otros la liotnan Kourchef; nous sont tos couchi dans la tranchi envoancé, quand tot à cop, sidi cap'taine, il vient en nos disant:

Domen le matin, fire entention, li zandizenes, fine bien entention! ouvrez li zios et la bone, parce que nous sommes d'attaque. A dix hores, y faudra qu'u me fountas ton baionette dans toutes les ventus de cila grande salopries de Boches!

Tos nous sont bien contents, parce que y en a assi qu'ti riste dans la tranchyète. Si souis pas oune chacial ou bien oune fourni per qui j'i reste dans la tire.

Et puis, mi sieu Boche, y faire trop de zistaines. Tojors y mette di bout de papiers, ouqu'v en a écrit qu'cite salati d'Guillaume, ci loui l'Soltane di Zarabes, qui fait, nos autres li tirailleur, aller chez li Boches! N'al oualak! (4).

Et bien, mon chire baba, nous sommes tos foute li camp chez li Boches, mais pas comme li Boches, y z'aurons voulu. Tu verras donc, tot la nouit, li canons y commence à fire boum! boum! et y tombent gued-gued (5) chez li Boches. A quand y vient dix hores, l'sergean y crie:

— Baionnette dans l'canon!

Mon baba, j'vos assure que ji souis bien content. Mais quand même, mon cor y fire: toc, toc, toc. J'i pense à vos, à ta femme qu'il est la mire de ma pitié sor Fatma, à toutes li moutons, li chiavres, li borriquots qui sont avic vos autres. J'i pense qu'biture (peut-être) j'vas fire gueilou (6) et qui ji voar plous tout ça.

Tot à cop m'siou Canon il a fermé son gueule. Alors kif-kif la gazelle, nous sont sorti, d'la tranchie. Nos sommes courus fiz-fiz (7) et d'un cop nos sono sauti dans la douzième ligne de Boches. La, baba! Ti voar votre fils! Ti voar li Zarabes! Y en a pas comme tirailleur por travalli avec l'baionette. L'zouaves y sont bons; m'siou soldats grand cabote (8) y sont bons; l'sasseur d'Afrique il est bon; mais ci l'tirailleur qui est le meilleur.

Tote la jornee, j'enfonce, j'enfonce ma baionette dans tous les ventres. Ji pas tiri un cop

d'la fousil. Un cop d'guernade, un cop d'baionnette: tojors comme ça.

Li zouaves, li grands cabotes y z'ont bien travaillé aussi. L'sabor d'Ugénie (sapeurs du génie) y z'ont vite fabriqué une tranchie dans li boyaux di Boches, ca fu ça quand li Boches y sont venus por prendre place, y z'ont pris: Asbah! (1).

Houïte fois y sont vinus li Boches, houïte fois y sont partis. Pas tos encore! Si vo voyi a prisant cila champ d'bittrave! Ci trop de trop! Plous que cent mille ou biène oune million di Boches y sont crivé par tirre. Mais cile viande là y sente mauvais, kif-kif l'Chichina (2).

Li zoueffiel franç y sont bien corageux aussi. Ti voar, mon bire, j'en ai bien traveilli. J'i croa qu'sidi générar y va m'fire cado d'la médaille malatine. Cofiance, cofiance.

Ci tout por cette fois. Ti rendre la riposte d'souite avec l'haber (3) d'Marseille.

Ton fils.

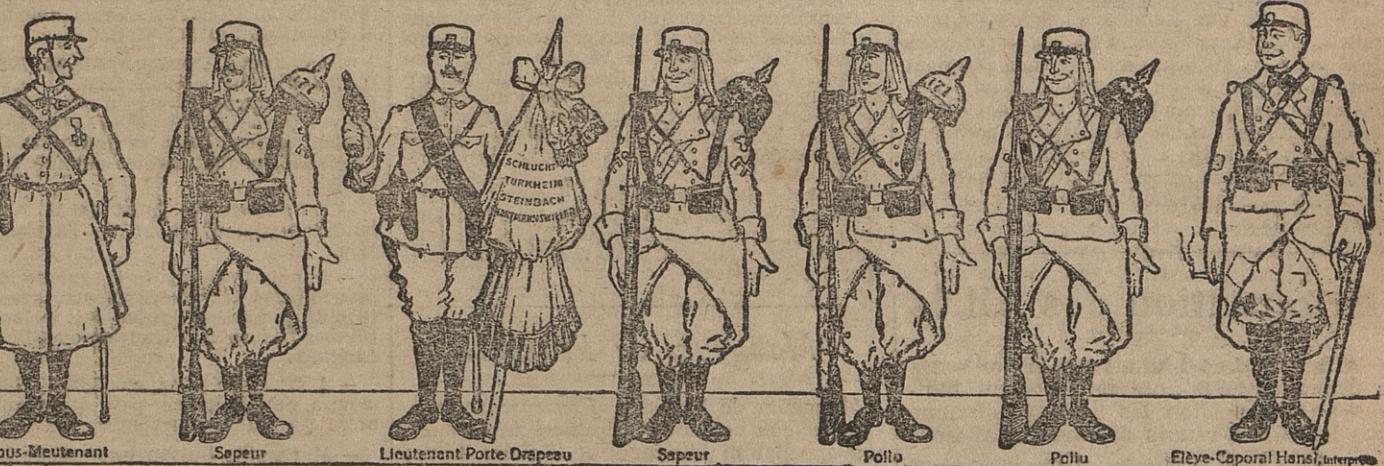
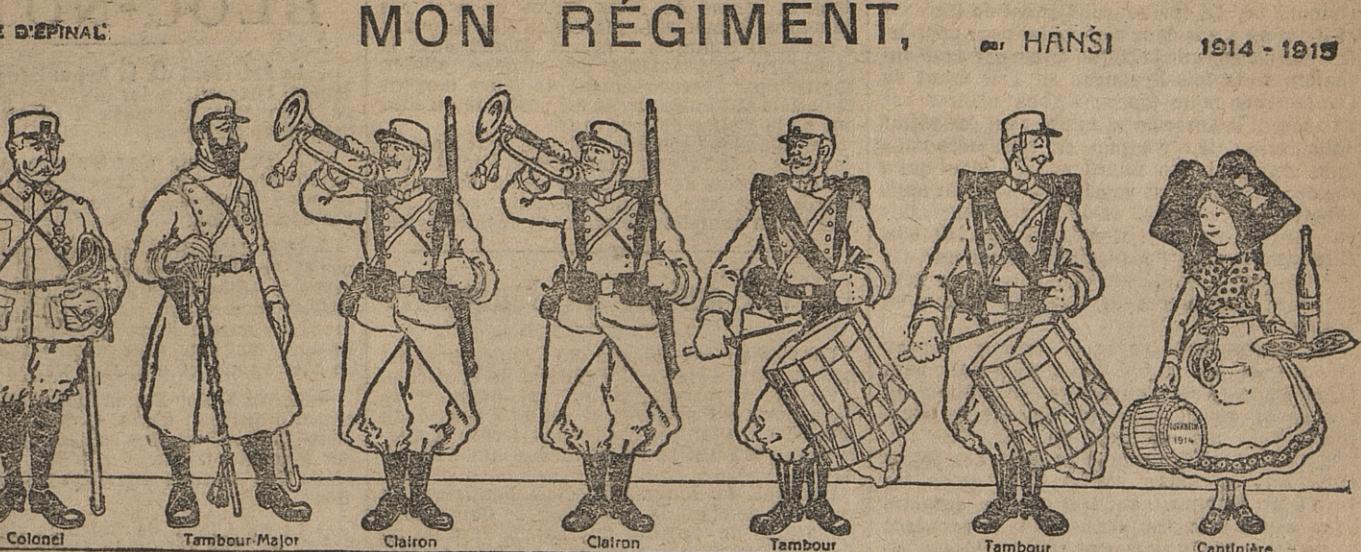
Sigé : KERDOUCHE,
Soldat tirailleur en France sur le front.

Madame Croix Rouge il m'envoie tojors di tabac, di bonbons. Y sont biene gentilles.

MON RÉGIMENT.

par HANSI

1914 - 1915



EXPLICATION
de l'image par l'auteur.

Tout devant, c'est le colonel. Comme mon régiment se bat dans la montagne, le colonel porte une canne de montagne. (On porte beaucoup de cannes dans mon régiment; on les a achetées au bazar boche du ciel de la Schlucht, le lendemain de la déclaration de guerre; vous pensez qu'en ne les a pas payées bien cher, d'autant plus que le Boche était absent, et que l'on a acquis en même temps pas mal de briquets, de cigares et de

(1) Louanges à Dieu. — (2) Quennevières.

(3) Moulin-sous-Touvent. — (4) Juron arabe.

(5) Juste. — (6) Tomber. — (7) Très vite.

(8) Soldats de la ligne.

Dr A. RUMMEL.

HANSI 1918

cigarettes.) A côté du colonel, c'est le tambour-major. Le tambour-major est de Clamecy et il n'y en a pas deux comme lui pour apprendre aux clairons de la clique à tourner avec ensemble trois fois le clairon en l'air avant de l'emboucher pour jouer : « Vous n'aurez pas l'Alsace ni la Lorraine ». Après, c'est les poilus de la clique. Il n'y a plus de cantinière dans mon régiment; un monsieur très bien qui a ses deux fils au front venait très souvent nous apporter du chocolat et des cigarettes; mais comme c'est un civil, il n'aurait pas fait bon effet sur ma page. J'ai préféré dessiner une des nombreuses cantinières volontaires que mon régiment a trouvées et trouvera encore en Alsace.

En dessous vous voyez le glorieux drapeau entouré de poils en tenue d'été. Au bout de la ligne, c'est l'interprète. (Attention en découpant de ne pas lui enlever sa cigarette, cela me mettrait en mauvaise humeur!) En troisième ligne ce sont des poils grenadiers en tenue d'hiver, tels qu'on les voyait au Hartmannswillerkopf. La dernière ligne représente les poils de la 8^e revenant vassae pendant la campagne de Chine, sous les ordres de l'amiral Courbet. A la prise de Fou-Tchéou, il commandait l'*Aspic*. A trente-cinq ans, il passait capitaine de frégate.

Comme contre-amiral, il dirigea les services de la flotte armée au ministère, puis il commanda la 2^e division de l'escadre d'Extrême-Orient. A son retour en France, il fut envoyé à Berlin comme attaché naval de l'ambassade de France; comme vice-amiral, il a commandé en chef l'escadre de la Méditerranée. Il est vice-président du conseil supérieur de la marine.

Le chef d'état-major général, l'amiral Aubert, qui vient de mourir, se trouvait malade depuis un mois; pendant sa maladie, l'amiral de Jonquieres avait été chargé de la direction intérimaire des services.

Le vice-amiral de Jonquieres

Le vice-amiral Fauque de Jonquieres est nommé chef d'état-major général de la marine. Fils d'un vice-amiral qui fut membre de l'Académie des sciences, il est né à Grasse, en juillet 1850. Il a fait ses études aux lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis et entra second à l'école navale.

L'amiral de Jonquieres était lieutenant de vaisseau pendant la campagne de Chine, sous les ordres de l'amiral Courbet. A la prise de Fou-Tchéou, il commandait l'*Aspic*. A trente-cinq ans, il passait capitaine de frégate.

Comme contre-amiral, il dirigea les services de la flotte armée au ministère, puis il com-

manda la 2^e division de l'escadre d'Extrême-Orient. A son retour en France, il fut envoyé à Berlin comme attaché naval de l'ambassade de France; comme vice-amiral, il a commandé en chef l'escadre de la Méditerranée. Il est vice-président du conseil supérieur de la marine.

Le chef d'état-major général, l'amiral Aubert, qui vient de mourir, se trouvait malade depuis un mois; pendant sa maladie, l'amiral de Jonquieres avait été chargé de la direction intérimaire des services.

Mangeurs de Français

Mangeurs de Français, *Franzosenfresser*, est chez eux une sorte d'épithète homérique, une appellation d'honneur et de gloire. Leurs patriotes l'arborent à leur casque de reître ou à leur casquette d'étudiant, comme le sauvage s'attache à l'épaulé la chevelure scalpée de son ennemi. Cette haine tenace, opinâtre, qui déshonore la guerre qu'ils nous font par des horreurs méthodiques, elle fermentait depuis longtemps dans leurs livres et dans leurs écoles. La gallophobie était une des branches de l'instruction publique de l'Allemagne.

Ce chiffre épouse probablement la capacité d'accroissement de l'infanterie allemande. C'est pourquoi, dans des divisions soi-disant nouvelles, il faut reconnaître des regroupements d'anciennes unités.

La distribution des divisions sur les deux fronts a fluctué pendant toute la durée de la guerre conformément aux plans du quartier général allemand.

Aux premiers jours de la lutte, les six septuagies des forces allemandes primitives avaient envahi le front occidental. La défaite infligée aux Allemands sur la Marne, en même temps que la menace d'invasion de la Prusse orientale par les Russes et l'échec subi en Galicie par les Autrichiens, obligèrent l'état-major allemand à entreprendre des transports successifs de troupes sur le front oriental. Les renforts allemands arrivés sur ce front consistaient en partie en de nouvelles unités constituées à l'intérieur du pays et en corps et divisions entièrement retirés du front occidental. Dans ce dernier cas, ces unités y étaient promptement remplacées par des formations récentes.

Les efforts continus de l'armée russe qui reculait toujours une constante menace de poussée dirigée de l'Est ainsi que la méfiance des Allemands, à l'égard de l'armée austro-hongroise ont obligé les Allemands à concentrer sur le front oriental des forces d'assaut de plus de quatre fois les contingents qu'ils avaient initialement employés contre la Russie.

Dans l'Ouest, les attaques heureuses des troupes alliées forcent le commandement allemand à garder des effectifs en quantité de beaucoup supérieure à ceux qui avaient franchi la frontière franco-belge.

Ainsi l'intensité toujours croissante de la lutte à l'Ouest aussi bien qu'à l'Est atteint ses limites extrêmes. Un changement de situation implique l'introduction de troupes fraîches de

la part de l'Allemagne et de l'Autriche. Cependant, la source de leurs forces ne peut pas demeurer la même. Les forces qu'elles opposent à l'ennemi commun trouvent devant elles la résistance inébranlable des armées alliées, appuyée par l'accroissement de leurs moyens matériels et fondée sur la foi profonde qu'elles ont en la justice de leur cause.

Les données exposées ci-dessus font augurer des succès de l'avenir, qui seront atteints par des efforts unis des alliés, par leurs communs sacrifices et leur estime mutuelle, basée sur une union complète absolument désintéressée.

BLOC-NOTES

— Le Président de la République a inauguré samedi l'exposition des œuvres des artistes des pays envahis, organisée à l'école des beaux-arts, quai Malakais.

— A l'académie d'agriculture, une vacance s'étant produite dans la section hors cadres des associés étrangers, le roi des Belges a été élu par acclamation.

— Une délégation garibaldienne, présentée par M. Pauliat, sénateur du Cher, a lu et remis à M. Millerand, ministre de la guerre, une adresse exprimant les sentiments d'attachement des garibaldiens à la France à laquelle ils adressent leur « Au revoir » avant de partir se battre sous les drapeaux italiens.

— Le roi Victor-Emmanuel a fait don, sur sa cassette privée, d'une somme de 500.000 francs pour les familles des soldats blessés ou tués sur le front. M. Salandra a fait parvenir à ce fonds une somme égale provenant de donations.

— Le roi Albert de Belgique vient de conférer au voïvode Putnik, le glorieux organisateur de la victoire serbe, la médaille de la Valeur militaire de 1^{re} classe, en raison de son estime et de son admiration particulière.

— Les frères Giuseppe, Ricciotti, Sante, Ezio Garibaldi, leur cousin Menotti Garibaldi et plusieurs autres officiers, n'ayant pu être admis dans l'armée italienne avec le grade qu'ils avaient obtenu dans les héroïques combats de l'Argonne, se sont enrôlés comme simples soldats.

— On annonce la mort de M. William Merleau-Ponty, gouverneur de l'Afrique occidentale.

— Depuis le début de la guerre, chaque dimanche, des fleurs sont apportées à la préfecture de la Sarthe, qui les fait déposer sur les tombes des soldats français ou alliés inhumés au Mans.

— 1.500 Américains, sur 3.000 habitant l'Allemagne, ont quitté ce pays au cours de la dernière quinzaine pour rentrer aux Etats-Unis.

— M. Camille Gutton, professeur à la faculté des sciences de Nancy, a inventé un instrument qui permet de découvrir les obus enterrés dans les champs jusqu'à une profondeur de 40 centimètres.

— Dernburg, l'agent du kaiser, a quitté les Etats-Unis, à bord d'un paquebot norvégien.

— La population de l'Allemagne est en baisse. Le troupeau porcin, qui était de 17,600,000 têtes, a été réduit à 11,500,000 têtes.

— La recette produite par la « Journée française » dépasse 600.000 francs pour le département de la Seine et Paris seulement.

— Avant peu les Parisiens retrouveront les 20.000 mètres cubes d'eau de source de la Dhuis, dont ils étaient privés depuis le passage des Allemands dans la région de Château-Thierry.

— Le service postal en Belgique a été organisé. Le haut personnel est allemand; le service technique est resté belge.

— Le général Ganeval a été tué à l'ennemi dans un récent combat aux Dardanelles. Il était né à Xertigny (Vosges), en 1853.

— Le baron de Septenville, ancien député de la Somme, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans.

— Un incendie aux usines des sociétés Lorillard, à Vitry-sur-Seine, a causé de graves dégâts. Quatre personnes ont été blessées.

— A Bucarest sont arrivées de nombreuses familles allemandes qui fuient Constantinople, où règne une grande panique.

— L'aviateur argentin Benjamin Gimenez Lastra est parti pour offrir ses services au gouvernement français.

— La pêche à la ligne sera autorisée cette année à dater du dimanche 20 juin, au lever du soleil.

— L'espion Foudraies, condamné à mort par le conseil de guerre de la 5^e région, a été fusillé vendredi, au champ de Groué, à Orléans.

SOLUTIONS DU N° 105

Anagramme.
Vétérane. — Entrave. — Taverne.

Mot carré.

J O F F R E
O S I R I S
F I X E N T
F R E N C H
R I N C E E
E S T H E R

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

- Soldat BIDAULT, 3^e zouaves de marche : jeune soldat de la classe 1914, s'est fait remarquer du jour de son arrivée sur le front par son courage et son entrain. Très grièvement blessé par un obus, a fait preuve du plus beau sang-froid et d'une remarquable endurance, faisant en cela l'admiration de ses camarades présents et contribuant ainsi à les maintenir dans le plus grand ordre.
- Sergent DESBRUYERES, 3^e zouaves de marche : sous-officier aussi brave que dévoué; a durant six semaines dirigé une équipe chargée d'un travail des plus dangereux en première ligne, donnant à tous moments l'exemple de la cravache et du mépris du danger. A été tué d'une balle au front dans l'accomplissement de sa tâche.
- Sergent THEVENIN, 1^r rég. de zouaves et tirailleurs : blessé le 20 août d'une balle à l'épaule, a rejoint son corps impérativement le 23 février; a été tué d'une balle dans la poitrine pendant qu'il observait l'ennemi repoussé dans le bois.
- Sergent NOUAIED BEN MOHAMMED MOSTEFA, 1^r rég. mixte de zouaves et tirailleurs : sous-officier indigène de la plus grande valeur militaire, blessé le 2 octobre en allant en avant des lignes pour chercher un tirailleur blessé. De retour au front, a conduit avec intelligence et énergie plusieurs patrouilles audacieuses; a dirigé avec plein succès un détachement qui a complètement surpris et enlevé un petit poste allemand. Blessé mortellement à la gorge, s'est entraîné jusqu'à nos lignes et a essayé de rendre compte de sa mission par signe.
- Caporal BENISAIID MOHAMED BEN SAID, 1^r rég. de marche de zouaves et tirailleurs : au cours de la prise d'un poste allemand par une patrouille dont il faisait partie s'est assuré, une fois le coup réussi, que ses hommes et les prisonniers qu'ils avaient faits avaient quitté le poste poursuivi par une patrouille allemande qui l'appelait en lui offrant la vie sauve. A refusé de se rendre et est tombé mortellement frappé à cinq pas de nos tranchées.
- Sous-lieutenant PINOTEAU, 5^e rég. de tirailleurs indigènes : belle attitude au combat du 20 août où, par son énergie et son sang-froid, il a réussi à maintenir l'ordre dans les trois sections dont il avait le commandement dans une tranchée malgré un feu très violent d'artillerie. Frappé mortellement en exécutant la mission périlleuse qui lui avait été confiée.
- Caporal HUBERT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a fait preuve du plus grand courage à l'assaut des tranchées allemandes. Est tombé mortellement frappé en chargeant à la baïonnette.
- Chasseur JAMIN, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : blessé mortellement en s'élançant dans les tranchées allemandes à en énergie de monter sur le parapet et de continuer à faire le coup de feu sur les ennemis en fuite.
- Chasseurs PINGOT et BEAUJEAU, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : ont fait preuve depuis le début de la campagne d'une énergie et d'un courage remarquables; se sont présentés comme volontaires pour toutes les missions périlleuses.
- Sergents POIRET et DUVAUD, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : se sont précipités à la tête de leurs hommes sur les tranchées allemandes. Ont atteint la deuxième ligne, dont ils ont chassé l'ennemi à la baïonnette. Grièvement blessés au cours de l'action.
- Caporal LABESE, 1^r rég. de zouaves et tirailleurs : a toujours eu une brillante conduite dans les affaires auxquelles il a pris part depuis le début de la campagne. En toutes circonstances, a toujours demandé à occuper les postes les plus dangereux. Chargé de la pose d'un fil téléphonique à proximité des tranchées ennemis, a été découvert en plein jour pour reconnaître le travail à effectuer ; tué d'une balle à la tête.
- Caporal PINOTEAU, 5^e rég. de tirailleurs indigènes : belle attitude au combat du 20 août où, par son énergie et son sang-froid, il a réussi à maintenir l'ordre dans les trois sections dont il avait le commandement dans une tranchée malgré un feu très violent d'artillerie. Frappé mortellement en exécutant la mission périlleuse qui lui avait été confiée.
- Maréchal des logis FROMAGEAU, 2^e spahis : commandant un groupe d'éclaireurs volontaires, mis à la disposition d'une colonne d'infanterie pour la préparer dans l'attaque d'une position le 1^r décembre 1914 lors de la prise d'un château et de son parc. Admirable conduite au feu. A donné à ses hommes l'exemple de la bravoure et de l'ardeur au combat.
- Sous-lieutenant GHERRAZ BELKACEM, 1^r rég. de zouaves et tirailleurs : belle attitude au combat du 20 août où, par son énergie et son sang-froid, il a réussi à maintenir l'ordre dans les trois sections dont il avait le commandement dans une tranchée ennemie malgré un feu très violent d'artillerie. Frappé mortellement en exécutant la mission périlleuse qui lui avait été confiée.
- Caporal AZZOZ SLIMAN BEN TAHER, 1^r rég. de tirailleurs et zouaves : faisant volontiers partie d'une patrouille chargée d'enlever un poste allemand a fait preuve de la plus grande audace en le prenant à revers avec quelques hommes, s'est jeté un des premiers dans la tranchée occupée par ce poste; l'opération réussie a rallié ses hommes et leurs prisonniers et les a ramenés dans nos lignes. Reste seul grade valide de la patrouille.
- Sergent LABESE, 1^r rég. de zouaves et tirailleurs : a toujours eu une brillante conduite dans les affaires auxquelles il a pris part depuis le début de la campagne. En toutes circonstances, a toujours demandé à occuper les postes les plus dangereux. Pendant une contre-attaque s'est campé à découvert dans les tranchées ennemis, a été frappé au canon, à l'entrée d'un boyau, prêt à frapper le premier homme qui reculerait.
- Sergent VIALA, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : tombé glorieusement à l'assaut des tranchées allemandes à la tête de ses hommes.
- Sergent MACHEFERT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : frappé à mort tandis qu'il résistait héroïquement avec une poignée d'hommes dans les tranchées conquises sur les Allemands.
- Chasseur LEMÉE, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : agent de liaison du chef de bataillon, a risqué plusieurs fois sa vie pour porter les ordres urgents. Blessé à la tête, au lieu de songer à se faire panser, s'est offert pour aller, sous une grêle de balles, chercher l'amadou pour allumer les pétards.
- Chasseur CHARLES, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : après s'être monté d'une bravoure exemplaire au combat, a fait l'admiration de tous au poste de secours en encourageant ses camarades alors que lui-même venait d'avoir la main gauche complètement emportée par une bombe.
- Sergent DUVIVIER, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : a fait preuve au cours de plusieurs combats, d'un courage et d'une ténacité remarquables; a été blessé grièvement en repoussant une contre-attaque.
- Sergent NAL, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : s'est précipité à la tête de ses hommes sur les tranchées allemandes. A atteint la deuxième ligne dont il a chassé l'ennemi à la baïonnette. A été grièvement blessé au cours de l'action.
- Capitaine BIDOT, 3^e bis de zouaves : tombé glorieusement à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande.

Soldat SOUQUET, 209^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 février, en montant à l'assaut des tranchées ennemis avec un très beau courage et donnant le plus bel exemple.

Sous-lieutenant BONNEL, 11^e d'infanterie :

commandant une compagnie le 26 septembre

s'est offert pour faire une reconnaissance

sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie

et a été tué glorieusement au cours de cette

mission.

Sergent THIEBAUD, génie, compagnie 7/13 :

brave jusqu'à la témérité, a participé de la

façon la plus efficace à l'organisation d'une

tranchée enlevée le 16 février. Tué d'une

balle à la tête en reconnaissant un boyau de

communication abandonné par l'ennemi et

qui voulait approfondir.

Caporal GROS, génie, compagnie 7/13 : faisant

partie d'un détachement d'assaut, s'est porté

courageusement en avant pour détruire sous

le feu un barrage ennemi qui s'opposait à la

progression des troupes (16 février).

Sapeur mineur GUIARD, génie, compagnie

7/13 : à l'attaque du 16 février, s'est distingué

entre tous et a puissamment contribué à la

conservation des tranchées conquises en

lançant des grenades depuis douze heures

jusqu'au lendemain 17, avec un courage tout

à fait remarquable et digne d'éloge.

Sergent BLONDON, génie, compagnie 7/13 :

chargé de reconnaître dans un bois une carrière supposée minée, a exploré tout le bois

sous un violent bombardement et a rapporté

des renseignements exacts et détaillés (16 février).

Sergent PONTARLIER et **caporal DUVERNE**, génie, compagnie 7/13 : désignés

dans la section du génie de leur compagnie

qui marchait l'attaque d'une position, pour

rechercher les contre-mines allemandes, ont

réussi à découvrir deux de celles-ci chargées

prêtes à fonctionner et ont immédiatement

coupé les conducteurs de mise de feu (période du 16 au 20 février).

Sergent MORET, génie, compagnie 7/13 :

l'ennemi ayant donné le camouflet sur un

rameau dont il effectua le chargement, a

rassuré l'équipe d'auxiliaires qu'il dirigeait,

fait évacuer le rameau envahi par les gaz, et

dès que ceux-ci eurent disparu, reconnut

l'état des lieux et reprit le chargement (16 février).

Maréchal des logis d'artillerie DUHANUL :

observateur d'artillerie dans une des tran-

chées de première ligne depuis un mois, a

continué à assurer son service, après avoir été

à demi enserré par un projectile allemand

qui tua un officier et deux hommes à côté de

lui, le 17 février.

Cannoneur d'artillerie ORHAN : téléphoniste

aux tranchées, est resté à son poste et a con-

tinué à assurer son service bien qu'il fût

blessé au bras droit (période du 16 au 20 fé-

vrier).

3^e COMPAGNIE DU 16^e D'INFANTERIE :

dans des conditions particulièrement

difficiles, s'est emparé d'une série d'ouvrages

ennemis solidement établis sous bois, et dans

lesquels de nombreux prisonniers ont été

faits. A repoussé trois contre-attaques suc-

cessives.

COMPAGNIE 26/1 DU 10^e GÉNIE, com-

mandée par le capitaine TAUDIN et les sous-

lieutenants GERARD et SITTEWELLE :

n'a cessé de se prodiguer en actes individuels

ou collectifs de dévouement et de courage

dans les circonstances les plus difficiles. Ses

officiers, ses sous-officiers, ses sapeurs se sont

en toute occasion fait remarquer par leur

énergie et leur bravoure.

Sous-lieutenant de réserve PERSILLET,

46^e d'infanterie : au cours d'un combat sous

bois précédé d'un violent bombardement d'ar-

tillerie, a montré les plus belles qualités de

sang-froid, de courage et d'énergie ; s'est

maintenu dans une tranchée conquise au

voisinage immédiat de l'ennemi, et l'a orga-

nisée dans les meilleures conditions.

Sous-lieutenant de réserve BOURGON,

36^e d'infanterie : a pu s'emparer d'une por-

tion de tranchée ennemie. S'y est maintenu

pendant dix-huit heures sous un feu violent

d'infanterie avec projection de grenades à

main que ses hommes rejettent sur l'en-

nemi, s'est replié par ordre le dernier après

avoir assuré l'évacuation des blessés.

Sergent CHAMBERT, 16^e d'infanterie : s'est

porté à l'assaut d'une ligne de retranche-

ments établie sous bois, entraînant ses hom-

mes par son ardeur et a été blessé dans la

tranchée conquise.

Soldat territorial FRIZOT, 169^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 février, en montant à l'assaut des tranchées ennemis avec un très beau courage et donnant le plus bel exemple.

Sous-lieutenant BONNEL, 11^e d'infanterie :

commandant une compagnie le 26 septembre

s'est offert pour faire une reconnaissance

sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie

et a été tué glorieusement au cours de cette

mission.

Sergent THIEBAUD, génie, compagnie 7/13 :

brave jusqu'à la témérité, a participé de la

façon la plus efficace à l'organisation d'une

tranchée enlevée le 16 février. Tué d'une

balle à la tête en reconnaissant un boyau de

communication abandonné par l'ennemi et

qui voulait approfondir.

Caporal GROS, génie, compagnie 7/13 : faisant

partie d'un détachement d'assaut, s'est porté

courageusement en avant pour détruire sous

le feu un barrage ennemi qui s'opposait à la

progression des troupes (16 février).

Sapeur mineur GUIARD, génie, compagnie

7/13 : à l'attaque du 16 février, s'est distingué

entre tous et a puissamment contribué à la

conservation des tranchées conquises en

lançant des grenades depuis douze heures

jusqu'au lendemain 17, avec un courage tout

à fait remarquable et digne d'éloge.

Sergent BLONDON, génie, compagnie 7/13 :

chargé de reconnaître dans un bois une carrière supposée minée, a exploré tout le bois

sous un violent bombardement et a rapporté

des renseignements exacts et détaillés (16 février).

Sergent PONTARLIER et **caporal DUVERNE**

, génie, compagnie 7/13 : désignés

dans la section du génie de leur compagnie

qui marchait l'attaque d'une position, pour

rechercher les contre-mines allemandes, ont

réussi à découvrir deux de celles-ci chargées

prêtes à fonctionner et ont immédiatement

coupé les conducteurs de mise de feu (période du 16 au 20 février).

Sergent MORET, génie, compagnie 7/13 :

l'ennemi ayant donné le camouflet sur un

rameau dont il effectua le chargement, a

rassuré l'équipe d'auxiliaires qu'il dirigeait,

fait évacuer le rameau envahi par les gaz, et

dès que ceux-ci eurent disparu, reconnut

l'état des lieux et reprit le chargement (16 février).

Maréchal des logis d'artillerie DUHANUL :

observateur d'artillerie dans une des tran-

chées de première ligne depuis un mois, a

continué à assurer son service, après avoir été

à demi enserré par un projectile allemand

qui tua un officier et deux hommes à côté de

lui, le 17 février.

Cannoneur d'artillerie ORHAN : téléphoniste

aux tranchées, est resté à son poste et a con-

tinué à assurer son service bien qu'il fût

blessé au bras droit (période du 16 au 20 fé-

vrier).

3^e COMPAGNIE DU 16^e D'INFANTERIE :

dans des conditions particulièrement

difficiles, s'est emparé d'une série d'ouvrages

ennemis solidement établis sous bois, et dans

lesquels de nombreux prisonniers ont été

faits. A repoussé trois contre-attaques suc-

cessives.

COMPAGNIE 26/1 DU 10^e GÉNIE, com-

mandée par le capitaine TAUDIN et les sous-

de la guerre. Employé au service de l'artillerie des tranchées depuis l'organisation de ce service. Y a toujours montré dans les circonstances les plus dures et les plus périlleuses, une grande intelligence et un dévouement à toute épreuve. C'était toujours à lui qu'on avait recours pour les missions difficiles et dangereuses. Très grièvement blessé le 12 février, par une balle de shrapnell de gros calibre qui a traversé le poumon.

Soldat ROUSSEAU, 66^e territorial d'infanterie : occupait pendant un bombardement un poste très exposé qu'il n'a quitté que sur l'ordre formel de son capitaine. A été très grièvement blessé.

Sergent DENEL, 8^e bataillon de chasseurs : a fait toute la campagne. Blessé, a tenu à reprendre son service, bien qu'incomplètement guéri. A montré beaucoup d'énergie au combat du 24 octobre où il a entraîné sa section en avant, montrant l'exemple de la bravoure la plus énergique. Atteint par les éclats d'un obus, renversé sur le sol et frappé d'une commotion cérébrale violente le 7 février, a repris son poste au bout de quelques heures seulement de soins avec le même allant et la même énergie, assurant la défense d'une position très difficile.

Caporal FRANDON, 9^e d'infanterie : le 10 février, a donné le plus bel exemple de courage, de dévouement et de sang-froid, luttant pied à pied contre l'ennemi qui envahissait sa tranchée, s'est battu toute la journée avec la plus grande énergie. Etais affecté initialement à la 14^e section de commis ouvriers d'administration; a demandé à être incorporé dans un régiment d'infanterie sur le front. Affecté au 9^e le 24 novembre, a été nommé caporal le 4 janvier; s'est toujours très bien conduit.

Sergent LANIER, 256^e d'infanterie : a conduit sa demi-section à l'attaque d'une position ennemie avec un courage et un entraînement dignes des plus grands éloges. A maintenu cette demi-section sous un feu violent de mitrailleuses, de fusils et de grenades à main, bien qu'ayant la majorité de ses hommes hors de combat, de 10 heures du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, répondant par des coups de feu, aux sommations d'avoir à se rendre faites par un officier allemand.

Sergent MEUNIER, 256^e d'infanterie : s'est toujours distingué par son courage et son sang-froid au cours des missions périlleuses qui lui ont été confiées pendant la campagne. Le 14 février, étant chef d'une patrouille destinée à assurer la liaison avec des fractions lancées dans une tranchée allemande, s'est avancé résolument dans les lignes ennemis, malgré la violence du feu et ne s'est replié que sur le point d'être cerné.

Maréchal des logis VESSIGAULT, 18^e chasseurs : s'est acquitté avec un dévouement digne de tous éloges pendant deux jours et deux nuits, sans prendre un instant de repos, d'une mission de surveillance que la présence immédiate de l'ennemi et une fusillade constante rendaient particulièrement délicate. A eu un pied gelé par suite de son immobilité.

Cavalier DEMANGE, 18^e chasseurs : a donné une nouvelle preuve de son courage le 18 février, dans l'attaque d'une position en s'élançant en tête de son peloton à l'assaut des tranchées ennemis.

Sergent DORAY, 314^e d'infanterie : au cours d'assauts successifs a maintenu, pendant trois jours, sous un feu violent l'aile droite de sa compagnie et a réussi, malgré une résistance désespérée de l'ennemi, à faire avancer sa section jusque dans un boyau des retranchements ennemis. Est allé, à maintes reprises, lancer des grenades à main jusque dans les tranchées ennemis.

Adjudant-chef LAURENDEAU, 314^e d'infanterie : a conduit brillamment à l'attaque sa section contre des retranchements ennemis et a été glorieusement blessé en entraînant ses hommes.

Soldat BOUVET, 325^e d'infanterie : au contact immédiat des tranchées ennemis a lutté pendant trois jours à l'entrée d'un boyau en lançant des grenades. A contribué par son entraînement à maintenir le moral de sa compagnie très éprouvée par le feu et les intempéries.

Sergent BOUTIN, 335^e d'infanterie : n'a cessé pendant trois jours de combat de donner à la compagnie l'exemple du plus beau courage, a été reconnaître jusqu'au réseau de fils de fer la ligne de défense allemande.

Sergent GRILLET, 27^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et de beaucoup d'énergie dans la conduite de sa section dans les combats des 15 et 16 février; blessé le 16 au soir, s'est fait panser et est revenu sur la ligne de feu.

Soldat BLET, 232^e d'infanterie : au combat du 14 février, parti courageusement pour porter un ordre de son commandement de compagnie, sur un parcours dangereux, où quatre de ses camarades, qui venaient de le tenter inutilement, étaient tombés sous ses yeux, reçut une première balle qui lui traversa le bras, continua néanmoins à courir et, lorsque une seconde l'atteignit au flanc et le jeta à terre, se releva et continua au pas, jusqu'à ce qu'une troisième, lui brisant la cuisse, l'eût arrêté.

Caporal PAUX, 222^e d'infanterie : a montré le plus grand courage, le 17 février, au cimetière d'un village où, sous la fusillade et un violent bombardement, il a continué à placer des fils de fer devant les tranchées jusqu'au moment où il fut grièvement blessé.

Sergent REGNIER, 232^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Très grièvement blessé.

Soldat DOUGADOS, 277^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Très grièvement blessé le 16 février. A dû être amputé de la cuisse. Avait reçu deux blessures au début de la campagne.

Maréchaux des logis THOMIN, PEETERS et BAIN, 6^e d'artillerie à pied : sous un feu très violent d'artillerie lourde ont continué à assurer le service de leur pièce et ont contribué à réduire le feu de l'artillerie ennemie.

Caporal fourrier CONSTANT, groupe cycliste d'une division de cavalerie : s'est fait remarquer par son entraînement lors de l'attaque d'une position ennemie et blessé très gravement, a donné des marques d'un grand courage (amputé).

Sergent fourrier CHAGNIOT, groupe cycliste d'une division de cavalerie : a rempli depuis le début de la campagne les missions les plus périlleuses. Très grièvement blessé le 18 février ne songeait qu'à manifester sa joie d'avoir atteint et tué un soldat ennemi.

Médecin auxiliaire CHEROUVRIER, 36^e d'infanterie coloniale : blessé très grièvement le 18 février en donnant des soins aux blessés sous un feu violent d'artillerie, blessure entraînant l'amputation des deux jambes.

Soldats JUCQUAUD et ARMARGER, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, ont donné à tous l'exemple d'une rare bravoure au feu.

Caporal SCHREIBER, 50^e d'infanterie : Alsacien, 27 campagnes dont 3 de guerre. Engagé pour la durée de la guerre. Blessé le 2 septembre, cité à l'ordre de l'armée le 17 janvier. Blessé au coude droit le 2 février et envoyé au poste de secours, fit demeuré en entendant une attaque, pour rejoindre sa compagnie : « Si le bras droit ne marche pas, dit-il, je tirerai avec le gauche ». Ne retourna se faire soigner que sur l'ordre de son chef. Le 5 février fut au premier rang pour la contre-attaque.

Caporal DINQUEL, 150^e d'infanterie : a courageusement défendu pendant plusieurs heures un boyau de communication confié à sa garde. A mis hors de combat de sa main six Allemands qui cherchaient à y pénétrer, a attendu sans défaillance qu'on vint le délivrer.

Soldat DIEBOLT, 161^e d'infanterie : une bombe de minenwerfer étant tombée dans la tranchée, s'est bravement avancé, a ramassé l'engin pour le rejeter au-dessus du parapet afin d'épargner la vie de ses camarades, a eu la main droite arrachée et des plaies multiples aux membres inférieurs par l'explosion de la bombe. A fait l'admiration de tous par son sang-froid et sa bonne humeur pendant qu'on le soignait à l'ambulance.

Sergent LABITTE, 16^e bataillon de chasseurs : sous-officier des plus braves. S'est distingué, au cours de l'attaque du 17 février, en entraînant ses hommes dans les endroits les plus exposés de la ligne. Courageux et énergique, s'est déjà fait remarquer plusieurs fois à la tête de patrouilles nocturnes des plus périlleuses.

Sergent LEROY, 16^e bataillon de chasseurs : s'est porté de lui-même et seul, sans attendre ses chasseurs, devant un jet de bombes meurtrier et continu, pour boucher avec des sacs à terre un boyau qui aurait permis à

l'ennemi de faire irruption dans nos tranchées.

Sergent DAUDRUMEZ, 16^e bataillon de chasseurs : est arrivé le premier avec quatre chasseurs sur l'emplacement d'une mitrailleuse allemande; a, avec ses hommes, tué les deux servants qui mettaient en batterie et un officier présent qui le menaçait de son revolver. A ensuite sans désespoir, poursuivi sa mission qui consistait à établir la liaison avec une colonne d'assaut qui opérait à la gauche de sa section.

Sergent FORFER, 16^e bataillon de chasseurs : pendant une attaque, n'a pas hésité à sortir des boyaux d'accès des tranchées et à s'établir à découvert à 80 mètres de l'ennemi qui tentait de contre-attaquer. A repoussé instantanément cette contre-attaque, perdant ses deux servants blessés et ayant sa mitrailleuse hors de service par une balle.

Sergent HIOLET, 151^e d'infanterie : brillante conduite à l'affaire du 17 février. Est arrivé un des premiers dans une tranchée allemande; a réussi à s'emparer et à ramener dans nos lignes une mitrailleuse allemande complète malgré un feu violent de l'ennemi.

Adjudant-chef THO, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, chef des éclaireurs volontaires de sa compagnie, s'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes de première et de deuxième ligne. Le capitaine commandant le détachement ayant été blessé, a pris le commandement des groupes des 1^e et 2^e compagnies. A résisté opiniâtrement aux contre-attaques allemandes. Blessé lui-même n'a pas voulu quitter les tranchées conquises avant la relève de sa troupe.

Adjudant CHAMBAUD, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, chef des éclaireurs volontaires de la 4^e compagnie, s'est élancé à l'assaut des tranchées allemandes de première et deuxième lignes. Le sous-lieutenant ayant été tué, a pris le commandement des groupes des 3^e et 4^e compagnies. A organisé défensivement le terrain conquis avec beaucoup d'intelligence et d'énergie. Le 18 février a fait preuve à nouveau des plus belles qualités militaires. A résisté opiniâtrement à toutes les contre-attaques ennemis.

Sergent CONVERT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : le 17 février, à la tête des éclaireurs volontaires de sa compagnie, s'est précipité sur les tranchées allemandes. A poursuivi l'assaut jusqu'à la deuxième ligne allemande. Blessé, a continué à exhorte ses hommes. A refusé de se laisser évacuer. Ne cesse de faire preuve depuis d'une vaillance et d'une crânerie superbes.

Maréchal des logis BRICE, 17^e chasseurs : depuis le début de la campagne, s'est distingué par son sang-froid et son courage dans plusieurs reconnaissances périlleuses, notamment au combat du 14 février où il s'est porté en avant sous un feu violent d'artillerie pour reconnaître les tranchées ennemis.

Caporal ANTONINI, 4^e génie : s'est précipité un des premiers dans l'entonnoir du 17 février. A commencé immédiatement son organisation et a contribué à repousser les contre-attaques ennemis en lançant pendant de longues heures des bombes sur l'ennemi avec le plus grand mépris du danger, sous un feu violent et sans écouter la fatigue. A émerveillé tous les officiers et la troupe par son entraînement, son endurance et son courage.

Adjudant TOULY, 132^e d'infanterie : d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve; a été grièvement blessé le 17 février en commandant une section de mitrailleuses.

Sergents BURGUET, LEJAILLE, sergent fourrier ROBINET, 105^e d'infanterie : ont été grièvement blessés en conduisant leur section à l'assaut d'un retranchement.

Adjudant ARBOGAST, 6^e d'infanterie : très belle conduite au combat du 24 septembre 1914. Commandait l'avant-garde dans la nuit du 23 au 24 septembre et fit preuve d'autorité et de sang-froid, en ce moment difficile. Blessé, ne fut relevé qu'au bout de deux jours. A été amputé.

Sergent ROCHE, 66^e d'infanterie : a entraîné ses hommes à la baïonnette avec une belle ardeur et est entré le premier dans la tranchée allemande au combat du 20 février.

Le Gérant: G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.